




Une publication très spéciale des Éditions Thierry Magnier

## sommaire



**1** : Vous y êtes ! **2/3** : Wolfgang Herrndorf ou la reconversion réussie d'un artiste en

écrivain talentueux **3** : « Allez, monte, mec » extrait de *Goodbye Berlin* **4** : Les libraires en parlent déjà ! La presse aussi... 

## Goodbye Berlin

**E**t voilà le roman que nous attendions ! Celui qui soulève l'enthousiasme, qui nous fait rire (surtout), réfléchir (un peu), qui s'imprime dans notre mémoire et dont les dialogues restent en tête. Dans l'édition, chacun le sait, la recette miracle n'existe pas. Tout éditeur publie des romans qu'il aime et qu'il défend, parvenant par sa conviction à susciter l'intérêt des libraires et des lecteurs. *Goodbye Berlin* est une perle rare. Un livre qu'on porte, qu'on a envie de faire lire et de partager. Voici comment ce livre est arrivé aux Éditions Thierry Magnier.

### Flashback

À l'automne 2010, je rencontre au bureau Isabelle Enderlein. Cette Française qui vit à Berlin souhaite traduire de la littérature de jeunesse allemande. Je n'en publie pas beaucoup, entre autres parce que je n'ai pas encore trouvé de lecteurs avec qui je me sente en accord. En publiant de la littérature étrangère, on court le risque d'être déçu à la lecture de la traduction. C'est la raison pour laquelle il faut bien connaître ses lecteurs, leurs goûts littéraires, leur manière de concevoir la littérature jeunesse : parler la même langue, en somme. Suite à cette première rencontre, j'envoie à Isabelle quelques romans allemands pour avoir son avis. J'aime tout de suite ses fiches de lecture très critiques. Ses arguments sont les miens : j'ai confiance en cette lectrice exigeante. Le 25 octobre 2010 (soyons précis !), elle m'envoie spontanément un compte rendu enthousiaste et très étayé à propos d'un roman qu'elle vient de découvrir, publié dans une collection pour adultes, mais qui lui semble parfaite-

ment adapté à un public adolescent. *Tschick*, de Wolfgang Herrndorf, bénéficie d'un excellent accueil critique en Allemagne, comme en témoignent les extraits d'articles joints au courrier. Je ne suis pas longue à être convaincue. Dès que Thierry Magnier me donne son feu vert, je fais une offre d'achat à l'agence qui représente l'éditeur allemand Rowohlt en France. L'auteur est encore un quasi-inconnu en Allemagne, il a publié seulement deux romans auparavant. À ce moment-là, les éditeurs français n'ont pas encore entendu parler de ce roman, et les Éditions Thierry Magnier sont les premières à se positionner. L'offre est acceptée, les contrats signés, Isabelle chargée de la traduction. J'attends ! Bientôt le roman figure sur la liste des best-sellers en Allemagne, les ventes s'envolent. Et moi ? Je trépigne d'impatience...

En juin 2011, je reçois enfin la traduction, et c'est le bonheur ! Je ris toute seule dans mon bureau. Tout m'enchant : les personnages, le ton, les dialogues aussi. Le roman est à la fois léger et profond, les situations cocasses et hilarantes. Une comédie, oui ! Tschick et Maik sont des adolescents d'aujourd'hui, les reflets de la société allemande contemporaine. Les mots d'Isabelle Enderlein résonnent dans ma tête : « Un roman heureux qui rend heureux. » C'est ça ! La traduction circule dans les bureaux. Chaque fois les réactions sont les mêmes : ce roman fait décidément l'unanimité !

Il ne reste plus (une formalité !) qu'à trouver une bonne couverture, un bon titre. L'enjeu est de taille. Pendant longtemps le roman s'est appelé *Tschick*, le titre original, mais il nous semble pouvoir faire mieux. Toute l'équipe s'y

met, on écrit des listes que nous nous soumettons, pêle-mêle :

- Et si on partait, carrément ?
- Les cartes routières, c'est pour les fufufunes
- Le soleil pour boussole
- On va quand même pas faire marche arrière maintenant !
- On se casse en Lada
- Quand on part, ce serait pas mal de savoir où on va.

Après beaucoup de discussions, *Tschick* devient *Goodbye Berlin*.

La couverture aussi est longue à trouver (à l'heure qu'il est, notre graphiste laisse repousser ses cheveux, qu'elle s'est beaucoup arrachés pendant le travail de recherche). Enfin, la couverture nous apparaît à la hauteur du texte. Nous sommes prêts et absolument convaincus de proposer un roman original, optimiste, et drôle (et qui s'inscrit parfaitement dans notre ligne éditoriale).

S'engage alors une longue réflexion sur la promotion du livre. Parce que ce livre, que nous redécouvrons avec autant de plaisir à chaque nouvelle lecture, nous enchante profondément et que vraiment, pour rien au monde, nous ne voudrions que les libraires et nos lecteurs passent à côté. Et que toute notre façon de travailler, de présenter les livres s'en trouve bousculée. C'est la raison pour laquelle cette gazette lui est entièrement dédiée. Pour vous le présenter longuement...

Maintenant c'est à vous de jouer ! À vous de nous dire que nous avons eu raison !

Soazig Le Bail



## Un road trip lumineux en quelques mots

« Le monde est mauvais  
et l'homme n'est pas bon.

Ne te fie à personne, ne va pas  
avec des étrangers, et tout le bazar.  
Mes parents m'ont dit ça, mes profs,  
la télé. Que ce soit aux infos, sur M6  
ou ailleurs : l'homme est mauvais.

Et peut-être c'est vrai à quatre-vingt-  
dix-neuf pour cent, d'ailleurs.

Mais ce qui est fou, c'est que pendant  
notre voyage, Tschick et moi n'avons  
croisé que le un pour cent restant. »



C'est parce que Maik et Tschick sont les seuls à ne pas être invités à l'anniversaire de Tatiana qu'ils décident de partir en voiture vers la Valachie, plein sud. Le soleil donnera la direction. S'il pleut ? Ils verront bien. Tschick, l'immigré russe, au volant, Maik, le fils de bonne famille, à ses côtés. Ils ont quatorze ans. C'est parti pour un road trip ! Les deux garçons vont plonger dans des situations cocasses, croiser des personnages extravagants, se perdre dans des paysages irréels. Leur bonne humeur indéfectible transforme le voyage en une odyssée joyeuse et burlesque.

Ce livre nerveux, qui joue des déchirements de la jeunesse, est animé par un profond esprit de tendresse et d'optimisme. Un livre heureux qui rend heureux.

Ce livre sera disponible en librairie le 2 mai.  
*Goodbye Berlin*  
Wolfgang Herrndorf  
Grand roman  
ISBN : 978-2-36474-037-2  
14,50€

Avec les éléments promotionnels suivants :

- a** Lot de 20 extraits de 24 pages à distribuer à vos clients  
ISBN : 978-2-36474-107-2
- b** Lot de 100 marque-pages  
ISBN : 978-2-36474-086-0
- c** Affiche (40x60 cm)  
ISBN : 978-2-36474-085-3

Pour passer commande, renseignez-vous auprès de votre représentant Actes Sud.

# Wolfgang Herrndorf

ou la reconversion réussie d'un artiste en écrivain talentueux



« Je suis écrivain : la littérature ne m'a jamais laissé indifférent, comme on peut bien l'imaginer. Mais ce qui, en ce moment, revient quand je lis, c'est un sentiment que j'avais régulièrement dans l'enfance et l'adolescence, et que je n'ai éprouvé que très sporadiquement depuis, pour très peu de livres : le sentiment de prendre part à un être, à des gens, à la conscience de gens, à quelque chose que l'on n'a, sinon, pas l'occasion d'approcher. Le sentiment qu'il y a une différence entre l'art et la merde... »

extrait du blog de l'auteur, [www.wolfgang-herrndorf.de](http://www.wolfgang-herrndorf.de)

**W**olfgang Herrndorf, né à Hambourg en 1965, a fait des études de peinture. Son premier roman et son recueil de nouvelles ont été salués par la critique. Depuis sa parution en septembre dernier, *Goodbye Berlin* a déjà fait l'objet de critiques extrêmement favorables dans les plus prestigieux journaux d'Allemagne. Isabelle Enderlein est lectrice et traductrice d'allemand. Elle vit à Berlin.

## Interview

Entretien avec Wolfgang Herrndorf paru dans le *Frankfurter Allgemeine*, traduit par Isabelle Enderlein.

Que l'interview ait lieu quelque part à Berlin ne joue aucun rôle. Et que Wolfgang Herrndorf ne donne quasiment pas d'entretiens, ça ne se voit pas. Aux lecteurs français, il sera cependant demandé de tenir compte, pour bien comprendre les réponses de l'auteur, du fait que son roman est un véritable phénomène en Allemagne. De ceux qui peuvent déconcerter certains auteurs, humbles, qui se laissent surprendre par le succès.

**Rowohlt, votre éditeur allemand, écrivait dans sa revue de presse avant la sortie de *Goodbye Berlin* : « Il existe une certaine catégorie de livres auxquels les critiques sans idées accolent invariablement : Salinger, L'attrape-cœur, Holden Caulfield ». Tenter d'évoquer la comparaison avec Salinger tout en la tenant ironiquement à distance, et d'exhorter les critiques à plus d'originalité : est-ce que ça a fonctionné ?**

### Wolfgang Herrndorf :

J'ai dû payer la tournée quand est parue la première critique qui n'évoquait pas Salinger. Mais ça a pris du temps.

**Et comment se sent-on en tant qu'auteur ? Énérvé de voir les critiques passer à côté du truc ? Ou bien flatté ?**

**W H :** À proprement parler, on n'est pas comparé à l'art stylistique de Salinger, mais plutôt au thème de ce que l'on considère être son chef-d'œuvre.

**Vous ne considérez pas *L'attrape-cœur* comme son chef-d'œuvre ?**

**W H :** Non. Plutôt *Nine Stories*. Mais peu importe. Les deux sont bien.

**Parlons de *Goodbye Berlin*. Pourquoi un roman pour ados ?**

**W H :** Vers 2004, j'ai recommencé à lire les livres de mon enfance et de mon adolescence, *Sa majesté des mouches*, *Huckleberry Finn*, *Les aventures d'Arthur Gordon Pym*, *Pik s'en va-t-en Amérique*, etc. D'une part pour voir s'ils étaient aussi bien que dans mon souvenir, mais aussi pour comprendre qui j'étais à douze ans. Et ce faisant, j'ai découvert que tous mes livres préférés avaient trois points communs : l'éviction rapide des adultes, un grand voyage, et une eau mythique. Je me suis demandé comment combiner ces trois éléments dans un roman pour ados qui se veuille un minimum réaliste. Descendre l'Elbe en radeau me semblait assez ridicule. Qu'un jeune en fugue s'engage sur un navire dans la République Fédérale du vingt-et-unième siècle ne m'apparaissait pas hyper crédible non plus. Je ne pouvais imaginer qu'une histoire de voiture. Deux jeunes piquent une voiture. Certes, il n'y avait pas d'eau, mais en quelques minutes, j'avais l'intrigue en tête.

**Vous avez été plutôt mesuré dans l'utilisation d'expressions et d'attitudes propres à la génération actuelle. Comment avez-vous procédé ?**

**W H :** Je n'ai rien fait du tout. Mais je n'ai pas ressenti ça comme un problème – du moins, pas plus que de faire apparaître et parler des ouvriers, des médecins ou des conducteurs de train. Qu'il s'agisse de jeunes n'est pas problématique en soi, je crois – même si l'échec, dans ce domaine, est souvent particulièrement spectaculaire. Ceci dit, je ne me flatte pas non plus d'avoir tout bien réussi. J'ai juste mis dans la bouche de mon narrateur deux mots qu'il répète tout le temps, et réglé le reste à travers la syntaxe. Si on commence à balancer de l'argot un peu partout, on va être ridicule l'année d'après.

**Dans votre blog, vous écrivez : « Je suis écrivain : la littérature ne m'a jamais laissé indiffé-**

**rent, comme on peut bien l'imaginer. Mais ce qui, en ce moment, revient quand je lis, c'est un sentiment que j'avais régulièrement dans l'enfance et l'adolescence, et que je n'ai éprouvé que très sporadiquement depuis, pour très peu de livres : le sentiment de prendre part à un être, à des gens, à la conscience de gens, à quelque chose que l'on n'a, sinon, pas l'occasion d'approcher. Le sentiment qu'il y a une différence entre l'art et la merde. Une différence entre la consolation existentielle qu'offre un grand récit, et la merde dont j'ai clairement ingurgité trop d'exemplaires ces derniers temps. Cette différence ne m'a jamais été étrangère, mais elle est longtemps restée enfouie. » C'était quoi, cette merde dont vous aviez ingurgité trop d'exemplaires ? Et où situeriez-vous *Goodbye Berlin* ? Du côté du grand récit ou de la merde ?**

**W H :** Vous n'imaginez quand même pas sérieusement que je vais répondre à cette question. En ce qui concerne la merde : fort heureusement, je ne me souviens pas de grand-chose. D'ailleurs, je ne lis pas beaucoup de littérature contemporaine, même si je suis le roi du premier chapitre. J'ai lu au moins le premier chapitre de presque tous les livres parus récemment. Ou la première page, ou paragraphe. C'est l'avantage de prendre de l'âge : on n'a besoin que d'un paragraphe pour savoir que quelque chose ne nous intéresse pas.

**Imaginons-nous en 2030. Depuis 10 ans, votre livre fait partie des lectures obligatoires à l'école. Des troisièmes geignent et gémissent au nom de Wolfgang Herrndorf. Quels seront leurs sujets de disserte sur le livre ?**

**W H :** Les cours d'allemand, je le crains, vont porter sur les éléments symboliques, sur la scène finale... au cours de laquelle Maik tient sa mère par la main au fond de la piscine, tandis que les policiers attendent au bord... ou la scène avec l'élixir. On m'a déjà souvent posé la question : qu'est-ce qu'il y a, dans cet élixir que le vieux avec le fusil donne aux garçons ? Mais je ne sais pas moi-même. Cette histoire d'élixir, c'était uniquement parce que quelqu'un, pendant la rédaction de *Goodbye Berlin*, a attiré mon attention sur « le voyage du héros », un schéma selon lequel fonctionne

presque chaque film hollywoodien, dit-on. Entre autres choses, les protagonistes doivent toujours trouver un élixir de ce genre. Alors, bien sûr, j'ai incorporé cet élément.

**Pour que vos héros le balancent par la fenêtre une minute après. S'agit-il d'une subtile critique envers une forme narrative particulière ?**

**W H :** Non, certainement pas. Je n'ai jamais eu de considérations générales sur la littérature, et je ne les ai jamais comprises. Plus d'engagement ! Plus de réalisme ! Plus de pertinence ! C'est n'importe quoi. Le résultat immédiat, quand les écrivains monnayent une théorie littéraire quelconque, c'est que le but général affiché de ladite théorie correspond à ce que l'auteur sait faire et que de facto il pratique depuis des années et des années. C'est pas une théorie. C'est la monnaie de la peur.

**Le critique Gustav Seibt place *Goodbye Berlin* dans la tradition du romantisme allemand, de Tieck et d'Eichendorff. *Goodbye Berlin*, un roman romantique écrit avec des procédés américains : telle était votre intention ?**

**W H :** Je ne sais pas si c'est ce que Seibt voulait dire, mais ce ne serait pas faux a priori. Le seul truc, c'est qu'on ne peut pas parler d'intention en ce qui me concerne. Quand j'écris, je ne réfléchis pas à grand-chose, sauf à ce que ce ne soit pas ennuyeux. Après, où le voyage vous entraîne, ça n'a pas trop d'importance dans un road movie, et c'est agréable... Je me rends compte que je suis en train de m'égarer dans des positions hyper romantiques, là !

**En réalité, vous ne quittez jamais Berlin. Que signifient ces paysages que traversent Maik et Tschick ? Où sont ces campagnes lunaires ? Où est cette chaîne de montagnes, « vachement haute et dentelée au sommet » ?**

**W H :** À l'inverse de mes héros, je n'ai jamais été en Allemagne de l'est. Je n'ai fait le voyage qu'avec Google Maps ; et d'en haut, on n'estime pas bien la hauteur des montagnes. Mais je n'ai jamais été un grand fan des recherches. J'ai essayé de décrire des contrées comme Michael Sowa les peint. Au premier coup d'œil, on se dit : c'est exactement à ça que

ça ressemble dans la nature ! Alors qu'en y regardant d'un peu plus près, on s'aperçoit que c'est un paysage totalement construit, archétypique, comme dans l'idéal des rêves éveillés.

**La mère de Maik est alcoolique. Tschick aussi a un problème d'alcool. Pourquoi deux alcoolos ?**

**W H :** C'est dû au fait que j'ai écrit le livre en deux phases avec une grosse interruption au milieu, et que je ne l'ai pas remarqué. Disons : bien sûr que j'ai fini par m'en rendre compte par moi-même, mais je n'ai plus réussi à rectifier le tir.

**On a souvent un certain lecteur en tête pour lequel on écrit. C'est aussi votre cas ?**

**W H :** Oui, sans doute. Pas de personne concrète, mais un lecteur intelligent qui comprend tout.

**Dans votre prochain livre, il est question d'Amérique, d'explosions, et de plans secrets de construction de centrifugeuses atomiques. Un thriller, donc ?**

**W H :** D'une certaine façon, oui. On peut aussi jeter le tout dans la catégorie du « roman de tarés ». Tous les personnages sont tarés. Les Arabes sont bêtes, les Européens sont sans exception des racistes arrogants et pédérastes, les Américains torturent tout ce qui leur tombe sous la main... Et qui tire les ficelles derrière tout ça ? Les Juifs, pardii.

**Vous avez suivi des modèles dans le genre ?**

**W H :** Je ne m'y connais pas en thriller. Pour le ton, j'avais Stendhal en tête.

**Stendhal n'a jamais écrit d'histoire d'espionnage...**

**W H :** Si, si, du moins une histoire de complot au temps de Napoléon.

**Vous êtes assez éclectique: littérature-pop berlinoise, contes, romans pour ados, thriller...**

**W H :** Le prochain truc, c'est un concept de science-fiction.

**C'est par goût du sport ? Ou par peur de l'ennui ?**

**W H :** Chez moi, c'est plutôt une absence de maîtrise. La plupart de mes idées, je les ai

*« La plupart de mes idées, je les ai quand je vois ou lis quelque chose de médiocre. Les trucs nuls sont trop nuls ; les trucs bons forcent mon admiration et j'en reste coi. »*

quand je vois ou lis quelque chose de médiocre. Les trucs nuls sont trop nuls ; les trucs bons forcent mon admiration et j'en reste coi. Avec les médiocres, je me dis souvent : il faudrait juste un peu ajuster de-ci de-là... Après, le genre est secondaire. En plus, j'avais sérieusement l'intention, avec ce thriller, d'écrire un best-seller. Ça n'avait rien à voir avec la question de l'art ou de son contraire ; c'est juste qu'à un moment donné, on en a marre de loger dans un studio dans l'arrière-cour.

**Mais avec Goodbye Berlin, cette histoire de best-seller est déjà réglée.**

**W H :** Je ne m'en explique pas la raison. Rôle des libraires ? Publicité ? Revues de presse ? Aucune idée. L'autre jour, un lecteur a lancé une théorie : « Peut-être, c'est grâce au bouquin ». Mais je suis tellement désillusionné par le monde du livre que je n'y crois pas.

**Quelles illusions avez-vous perdues ?**

**W H :** Illusions, c'est peut-être exagéré. Je viens du milieu de l'art plastique, où c'est pareil, voire pire. Roger Willemsen a dit l'autre jour un truc intelligent à ce sujet : que dans le monde du livre, il y avait environ une douzaine de groupes en Allemagne, la plupart du temps des conglomérations de critiques

assortis de quelques auteurs dont lesdits critiques discutent les œuvres sans arrêt, et ils sont tous liés les uns aux autres, et puis tout le bazar avec les remises de prix... Mais c'est pas intéressant, comme je le raconte. Demandez à Willemsen comment il l'avait formulé, là c'était intéressant.

**Vous avez commencé à étudier les beaux-arts, et puis vous avez abandonné. Pourquoi ?**

**W H :** Je n'arrivais pas à faire ce que je voulais. Et puis être aux Beaux-Arts dans les années 1980, en plein dans la mode du réalisme et

d'utilisation de la lasure... À la fin, je ne faisais plus que des BD. Les images devenaient de plus en plus petites et les textes prenaient de plus en plus de place. Et puis un beau jour, il n'y a plus eu de dessins du tout. Et j'étais content d'en avoir fini avec les arts plastiques.

**Qu'est-ce qui est mieux dans la littérature ?**

**W H :** C'est plus costumer-friendly. Le gros désavantage des arts plastiques sur la littérature, c'est qu'on peut visionner plusieurs mètres carrés merdiques sans douleur. Il suffit de fermer les yeux et de passer son chemin. En tant que lecteur plongé dans un roman de milliers de pages, on se sent un bon moment tout seul. Au cours de l'histoire de la littérature, ça a donné naissance à un truc solide et agréablement conventionnel : le roman. Ça, les arts plastiques ne pourront jamais y parvenir.

**Maik et Tschick laissent leurs téléphones portables chez eux avant de partir en Valachie. Pourquoi ?**

**W H :** Je me suis dit : le suspense, je ne sais pas faire, et si en plus j'ai des portables à gérer, mon Dieu, comment je vais m'en sortir ? Je voulais juste des courses-poursuites dans le désert.



## Extrait de Goodbye Berlin



Le lendemain, je me suis réveillé à l'heure pour aller à l'école – on ne change malheureusement pas si facilement ses habitudes. Mais le silence qui régnait dans la maison m'a tout de suite fait comprendre : je suis seul, c'est les grandes vacances, la maison m'appartient, je peux y faire ce que je veux. J'ai commencé par descendre mes CD et mettre la chaîne stéréo du salon à fond. White Stripes. Puis j'ai ouvert la porte de la terrasse. Je me suis allongé au bord de la piscine avec trois paquets de chips, un Coca et mon bouquin préféré, histoire d'oublier toute cette histoire de merde. Il était encore tôt, mais il faisait déjà au moins trente degrés à l'ombre. J'ai mis mes pieds dans l'eau, et le comte Luckner s'est mis à me parler. Le comte Luckner, c'est mon livre préféré. Je l'avais déjà lu au moins trois fois, mais je me suis dit que ça pouvait pas nuire de le lire une quatrième. Quand quelqu'un a la pêche comme le comte Luckner, on peut aussi le lire cinq fois. Ou dix. Le comte Luckner, il était pirate pendant la Première Guerre mondiale et il a fait couler les Anglais les uns après les autres. Et ce, d'une manière très gentleman. En clair : il tue personne. Il coule juste les navires avant de sauver les passagers et de les ramener sur la terre ferme – sur ordre de sa majesté. Et c'est pas inventé, il a vraiment vécu, le comte Luckner. Le meilleur passage, c'est le coup de l'Australie. Quand il est gardien de phare et qu'il chasse les kangourous. Non, mais vous imaginez le truc ? Il a quinze ans, le gars, il connaît personne là-bas, il se tire avec son bateau, et puis il va à l'Armée du Salut, il atterrit dans un phare en Australie et il se met à chasser les kangourous. Mais cette fois-ci, je suis pas arrivé jusque-là. Le soleil cognait. J'ai mis le parasol, mais le vent l'a fait basculer. J'ai dû le lester au niveau du pied pour avoir la paix. Mais j'arrivais pas à lire. J'étais tellement exalté à l'idée de faire tout ce que je voulais qu'à

force d'être exalté j'ai plus rien fait du tout. Pour ça, j'étais carrément différent du comte Luckner. Je suis retourné dans mes délires, rembobinant du début cette histoire avec Tatiana. Et puis je me suis brusquement souvenu qu'il fallait arroser la pelouse. Ça, mon père avait oublié de me le dire ; j'étais donc pas obligé de le faire. Mais je l'ai fait quand même. Autant ça m'aurait trop soulé d'y être obligé, autant je m'éclatais à arroser la pelouse puisqu'en gros c'était moi le proprio et que ce jardin était mon jardin. J'étais debout et les pieds nus sur les marches devant notre maison, et j'aspergeais un peu partout avec mon tuyau jaune. J'avais ouvert le robinet à fond. Le jet tirait à au moins vingt mètres en l'air, mais j'arrivais quand même pas à atteindre les coins les plus reculés du jardin. Pourtant, je trifouillais dans tous les sens après le gicleur. Le truc, c'est que j'avais en aucun cas le droit de descendre de l'escalier. C'était la condition. Dans le salon les White Stripes à fond, porte d'entrée grande ouverte, et moi : pantalon retroussé et pieds nus, lunettes de soleil dans les cheveux, style Monsieur le Comte arrose ses domaines ruraux. Et ça, je pouvais le faire tous les matins ! J'avais même envie qu'on me voie. Mais y avait personne. Huit heures et demie, grandes vacances – tout dormait encore. Deux mésanges bleues gazouillaient dans le jardin. Le comte Henri de Klingenberg, le sympathique ressasseur d'idées noires, l'amoureux transi de fraîche date, musardait en solitaire sur ses terres. Non, pas en solitaire : Jack et Meg, qui, lassés des paparazzi, lui rendaient régulièrement visite en son domicile berlinois, faisaient un boeuf dans l'antichambre. Le comte Henri n'allait pas tarder à se joindre à eux et contribuer à la session de jam avec quelques sons rock tirés de sa flûte à bec. Les oiseaux gazouillaient, l'eau clapotait... Il n'y avait rien que le comte Henri de Klingenberg n'aimât plus que cette

heure matinale, pleine du son des mésanges, pendant laquelle il arrosait sa pelouse. Il plia le tuyau d'arrosage, attendit une dizaine de secondes que la pression s'y fût pleinement reconstituée et lança une fusée sol-sol de trente mètres sur le rhododendron. In the cold, cold night, chantait Meg White. Une bagnole a lentement descendu notre rue, brinquebalant. Elle a tourné dans notre entrée. L'espace d'une minute, le moteur de la Lada Niva bleu clair a ronflé devant notre garage avant de s'éteindre. La portière du conducteur s'est ouverte, Tschick en est sorti. Il a posé ses deux coudes sur le toit de la voiture et m'a regardé arroser la pelouse.

– Ah ah, a-t-il fait, avant de marquer une longue pause. C'est sympa, comme passe-temps ? J'ai fébrilement attendu que son père, son frère ou je ne sais qui lui emboîte le pas. Mais plus personne n'est sorti de la voiture. Et c'était dû au fait qu'il y avait personne d'autre dans la voiture. On voyait pas bien à travers les vitres sales. – T'as l'air d'une pédale dont on aurait encrotté le jardin pendant la nuit. Je t'emène quelque part, ou tu préfères arroser encore un peu ? Il m'a fait son plus large sourire russe. – Allez, monte, mec.



# Les libraires en parlent



**B**ien souvent, les romans pour ados répondent à des normes classiques. Facilités de compréhension, narration linéaire, personnages sympathiques, fin heureuse, distinction assez aisée entre les bons et les méchants... Les codes, qui n'ont pas forcément une influence sur la qualité des textes, sont presque toujours respectés par les auteurs conscients de s'adresser à des lecteurs en devenir. Et puis très rarement, on tombe sur un texte exceptionnel. Un texte qui va déroger à cette norme. On peut citer les textes de Anne-Laure Bondoux, ceux de Stefan Casta, Melvin Burgess, Guillaume Guérad ou Anne Vantal. On aura maintenant ceux d'un Allemand encore inconnu en France, Wolfgang Herrndorf. *Goodbye Berlin* est un roman surprenant, aussi bizarre qu'enthousiasmant.

Il raconte sous la forme d'un road movie, l'épopée de deux ados, Maik Klingenberg et Andrej Tschichatschow (surnommé Tschick). Loin d'être des super-héros, sans même être des gars sympas du lycée, nos deux compagnons sont plutôt à ranger dans la catégorie « loser » des élèves. Ils sont typiquement ceux qu'on n'invite pas à son anniversaire, dirait Tatiana, dont Maik est amoureux, qui va justement ne pas les inviter. Invisible pour Maik, complètement dérangé et un peu alcoolique pour Tschick, ils vont malgré cela s'embarquer dans une aventure rocambolesque. Alors que Maik s'apprête à vivre des vacances bien ternes – sa mère est repartie en cure de désintox, son père s'est envolé avec sa secrétaire – Tschick, le nouvel élève de sa classe va bouleverser son petit confort de raté. Au tout début des vacances, il va débarquer dans une vieille Lada volée et l'entraîner plein est sur les routes de la Valachie. Sans trop savoir où ils vont vraiment, les deux compagnons vont vivre une succession d'aventures et de rencontres plus étonnantes les unes que les autres : personnages atypiques, courses-poursuites et tonneaux en montagne, hôpital, police, un ancien nazi, une fille des décharges déjantée... tout ce qu'ils vont vivre et rencontrer lors de cette épopée les marquera à jamais.

En évoquant tout cela, on pourrait penser que ce roman n'est qu'une accumulation d'actions et de bouleversements comme on en trouve beaucoup dans la littérature ado mais bien au contraire, et c'est ce qui fait son intérêt, ce livre est plein de faux rythmes volontaires. Les actions détonantes se succèdent mais elles restent toujours secondaires. L'amitié et les rencontres que vont faire Maik et Tschick sont l'essence même du roman. On sent bien que toutes ces épreuves, ces épisodes, aussi incongrus et drôles soient-ils, ne sont là que pour renforcer l'amitié naissante des deux ados. Comme ils sont en plus déjantés et différents, cela prend une mesure très intéressante pour l'histoire. Et puis surtout, il y a l'écriture de Wolfgang Herrndorf. À la fois romantique, tendre et enlevée, elle permet de tenir toute l'histoire complètement délirante dans une justesse assez étonnante. On a envie d'y croire, de croire à cette relation, de croire en ces personnages qui nous laissent une fraîcheur de vie et une envie d'aventure assez unique en ce moment. On comprend pourquoi ce roman a été récompensé en Allemagne par un des prix les plus prestigieux en jeunesse.

Simon Roguet, M'Lire, Laval

**N**om de nom que c'était bon ! Des mois et des mois que je n'avais pas plongé dans un roman aussi jouissif, aussi addictif, aussi bien écrit, aussi bien TRADUIT (parce qu'on a tendance à oublier le travail incroyable que font certain(e)s traducteurs(trices), aussi TOP !

Ce grand roman nous vient d'Allemagne, de l'esprit très fécond de Wolfgang Herrndorf, auteur encore méconnu par chez nous, mais dont j'aimerais énormément retrouver la verve. Parce qu'honnêtement, des romans aussi franchement bien, y en a pas des caisses : c'est drôle (non c'est TORDANT !), c'est émouvant, c'est juste, bref c'est parfait !

Une des choses qui m'ont le plus sidéré à la lecture, c'est cette capacité à décrire des scènes parfois grotesques avec une retenue et une prose fabuleuse (encore une fois, big up pour la traduction), et à écrire des dialogues plus que savoureux, avec des réparties incroyables, et surtout un sens de l'humour fulgurant, à des années-lumières de ce que l'on a l'habi-

*... des romans aussi franchement bien, y en a pas des caisses : c'est drôle (non c'est tordant !), c'est émouvant, c'est juste, bref c'est parfait !*

tude de lire. Je m'en voudrais vraiment de résumer le roman à une catégorie « roman ado drôle », sachant que tout bon adulte peut allègrement plonger dans les quelque 328 pages qui le composent. D'ailleurs, pour vous donner une image un peu cinématographique de ce que *Goodbye Berlin* évoque, on pourrait penser plutôt à un teen-road movie débridé. Un peu comme si Thelma et Louise étaient deux mecs qui se seraient rencontrés au lycée, et auraient commencé à écrire l'histoire à ce moment-là. Vieilles canailles.

Vous savez ce qu'il vous reste à faire : prendre vos économies, choper la première bagnole du coin, et tailler la route aussi loin que possible, euh... aller chez votre libraire le plus proche pour en dégoter un exemplaire. Faites-le dès que possible, ce roman vous le rendra, au centuple...

Jean Pichinoty,  
La Soupe de l'Espace, Hyères

*... parce que c'était lui, parce que c'était moi...*

**L**a force du livre ne vient pas seulement du souffle de vie et de folie douce que dégagent Tschick et Maik, mais aussi du ton absolument irrésistible de ce livre. D'abord prudent sur les conditions du voyage, Maik est un double de Bartleby qui « ne préférerait pas », mais découvrant leurs affinités, les deux garçons prennent les atours des meilleurs duos d'amis : Don Quichotte et Sergio, Tom Sawyer et Huck et pourquoi pas Bouvard et Pécuchet. Il s'agit là d'un de ces

textes essentiels dont on ressort ravi quoi qu'un peu triste aussi de laisser derrière soi des héros auxquels on s'est attaché.

Aurélia Durandal,  
Liragif, Cif-sur-Yvette

**A**lcool, misère sociale, misère affective... le cocktail aurait pu être sordide, il est tout le contraire. Le « voyage » de Maik et Tschick est l'équivalent littéraire d'un road movie improbable au cours duquel nos deux aventuriers se laissent guider par le soleil pour aller vers le sud, jusqu'à tourner en rond... C'est désopilant et lumineux. Maik porte sur la

*désopilant et lumineux...*

vie, et les adultes en particulier, un regard plein d'acuité et d'humour qui promène le lecteur entre le rire et ce petit quelque chose qui donne

de la gravité à leur épopée. Après tout, ils sont deux adolescents en quête d'une vie meilleure même si c'est l'espace de quelques jours et que leur Rossinante est une vieille Lada et leur Far West circonscrit à la région de Berlin.

*... invraisemblable et parfois chaotique périple, où le burlesque se mêle au tragique.*

Wolfgang Herrndorf parvient, avec une écriture resserrée et très rythmée, à entraîner le lecteur dans cet invraisemblable et parfois chaotique périple, où le burlesque se mêle au tragique.

Ariane Tapinos,  
Comptines, Bordeaux

## ... la presse aussi !

### La presse allemande l'encense...

*Tschick*, en Allemagne, ce sont 200 000 exemplaires déjà vendus. Le roman, paru pourtant en collection adulte, a reçu fin 2011 le prix du meilleur roman jeunesse ! Parions que son succès sera aussi retentissant en France !

**A**vec *Goodbye Berlin*, Herrndorf a parfaitement mis en œuvre ce qu'il préconisait lui-même, il y a quelques années de ça : « Je veux écrire les livres que j'aime lire moi-même. Dans le fond, de la littérature de divertissement. Nabokov a dit un jour que la bonne littérature faisait froid dans le dos. Qu'on pouvait oublier toutes les conneries qu'écrivent les critiques littéraires, du moment qu'elle nous saisissait, qu'elle nous faisait froid dans le dos. C'est exactement ça ! ». *Goodbye Berlin* est le nom du magnifique livre de Wolfgang Herrndorf, lequel prend réellement son envol au moment où les deux héros quittent Berlin à bord d'une Lada volée en direction de la Valachie, et traversent l'Allemagne de l'est comme leur ancêtre *Huckleberry Finn* le sud des États-Unis en son temps. Un roman d'aventure de la vie : en voilà deux qui prennent le large parce qu'ils pressentent qu'il y a quelque part quelque chose comme le bonheur ou la liberté – et qui le font malgré les règles et le danger. La manière dont Herrndorf raconte ce voyage, avec une langue qui, sans jamais se compromettre avec un prétendu slang jeune, reste pourtant proche des pensées et des sentiments des héros – c'est absolument brillant. [...] Malheureusement, ce roman aussi prend fin. Lorsqu'on a commencé à rouler en Lada déglinguée avec les héros de Herrndorf, on aimerait que le voyage ne s'arrête jamais.

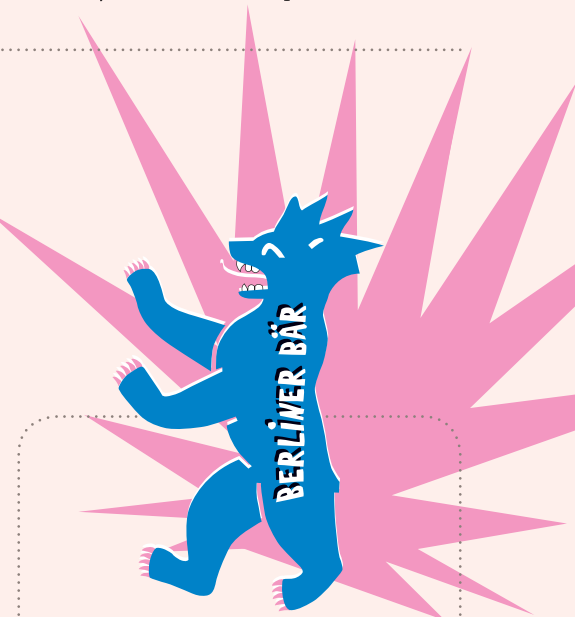
Frankfurter Rundschau

**I**nimitable est la manière dont Herrndorf parvient à créer ce jeune de quatorze ans en trouvant, sans coup faillir, la bonne dose de verve, sensibilité et les affectations typiques de la jeunesse. [...] Ce qui fait la force de *Goodbye Berlin* c'est que cet hymne à la jeunesse, à l'amitié, à l'amour et à la vie témoigne aussi d'une grande mélancolie et d'une profonde tristesse.

Frankfurter Allgemeine Zeitung

**M**aik, enfant négligé d'un foyer aisé, et Tschick, surdoué et asocial, ne sont pas invités à l'anniversaire de Tatiana. Un livre comme un road movie – mais en mieux.

Süddeutsche Zeitung



## La Gazette

une publication des Éditions Thierry Magnier  
18, rue Séguier - 75006 Paris

**DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :**  
Thierry Magnier

**RÉDACTRICE EN CHEF :** Amélie Annoni  
**SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :**

Amandine Lefebvre

**ASSISTANTES DE RÉDACTION :**  
Soazig Le Bail, Angèle Cambournac,  
Anne-Sophie Constancien et Claire Beltier

**MAQUETTISTE :** welcome@lamaisondavid.fr

**IMPRESSION :** Oudin Imprimeur

**TRADUCTIONS :** Isabelle Enderlein  
**CORRECTION :** Perrine Benchehida

**CRÉDITS PHOTOS ET ILLUSTRATIONS :**  
© Delphine Dupuy (maquette de *Goodbye Berlin*),

**PAGE 1 :** © Amélie Annoni (Soazig Le Bail),

**PAGE 2 :** © Mathias Mainholz (Wolfgang Herrndorf)

**COUPON PAGE 4 :** merci à la famille Gerner  
pour la traduction au débotté...

La rédaction n'est pas responsable des documents qui lui sont adressés et qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. La reproduction, même partielle, des textes ou illustrations publiés dans ce numéro est interdite sans autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Ne pas jeter sur la voie publique.

## coupon à découper

Ich würde gerne so schnell wie möglich den glänzenden Roman *Goodbye Berlin!* entdecken. Ich wäre Ihnen dankbar wenn Sie mir ein Presse-Exemplar schicken könnten.

Je souhaite découvrir le plus rapidement possible le lumineux roman *Goodbye Berlin!* Merci de me l'adresser au titre du service de presse.

**nom** \_\_\_\_\_

**prénom** \_\_\_\_\_

**librairie** \_\_\_\_\_

**adresse** \_\_\_\_\_

**code postal / ville** \_\_\_\_\_

**adresse email** \_\_\_\_\_

